

## Le deuxième fascicule des Cahiers archéologiques

Louis Bréhier

Bréhier Louis. Le deuxième fascicule des Cahiers archéologiques. In: Journal des savants. Juillet-décembre 1947. pp. 171-175.

[Voir l'article en ligne](#)

### Avertissement

L'éditeur du site « PERSEE » – le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation – détient la propriété intellectuelle et les droits d'exploitation. A ce titre il est titulaire des droits d'auteur et du droit sui generis du producteur de bases de données sur ce site conformément à la loi n°98-536 du 1er juillet 1998 relative aux bases de données.

Les oeuvres reproduites sur le site « PERSEE » sont protégées par les dispositions générales du Code de la propriété intellectuelle.

#### Droits et devoirs des utilisateurs

Pour un usage strictement privé, la simple reproduction du contenu de ce site est libre.

Pour un usage scientifique ou pédagogique, à des fins de recherches, d'enseignement ou de communication excluant toute exploitation commerciale, la reproduction et la communication au public du contenu de ce site sont autorisées, sous réserve que celles-ci servent d'illustration, ne soient pas substantielles et ne soient pas expressément limitées (plans ou photographies). La mention Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation sur chaque reproduction tirée du site est obligatoire ainsi que le nom de la revue et- lorsqu'ils sont indiqués - le nom de l'auteur et la référence du document reproduit.

Toute autre reproduction ou communication au public, intégrale ou substantielle du contenu de ce site, par quelque procédé que ce soit, de l'éditeur original de l'oeuvre, de l'auteur et de ses ayants droit.

La reproduction et l'exploitation des photographies et des plans, y compris à des fins commerciales, doivent être autorisés par l'éditeur du site, Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation (voir <http://www.sup.adc.education.fr/bib/>). La source et les crédits devront toujours être mentionnés.

## NOUVELLES ET CORRESPONDANCE

*LE DEUXIÈME FASCICULE DES CAHIERS ARCHÉOLOGIQUES* 1.

Suivant le programme annoncé dans son premier fascicule, cette luxueuse publication est destinée surtout à l'étude de l'art paléochrétien et du haut moyen âge, ainsi qu'à l'œuvre artistique de Byzance et des chrétientés orientales. Elle fait place aussi aux questions d'origine et d'interpénétration des diverses écoles de l'art médiéval. Ce second fascicule est entièrement conforme à cet intéressant programme.

*Art paléochrétien.* — Fernand Benoit montre que les plus anciens cimetières chrétiens de Provence, situés, conformément à la loi romaine, à l'extérieur des villes, ont succédé à des cimetières païens et que leurs tombes sont groupées autour de la sépulture d'un martyr et parfois du lieu de son supplice. A Arles, par exemple, des sarcophages ont été découverts récemment dans le faubourg de Trinquetaille où saint Genès subit le martyre sous Maximien, tandis que la célèbre nécropole des Aliscamps s'est formée autour de son tombeau; les fouilles de 1936 ont permis d'atteindre un cimetière paléochrétien. Il en est de même à Marseille, où un cimetière chrétien s'installa autour de la grotte où reposaient les reliques de saint Victor, succédant sur la rive méridionale du Lacydon à une nécropole gréco-romaine.

A la lumière des résultats obtenus jusqu'ici par les fouilles exécutées depuis 1941 sous la nef de Saint-Pierre de Rome (découverte sous le pavement d'un cimetière postérieur à Constantin, séparé par des remblais de terre d'une nécropole païenne, renfermant de luxueux tombeaux de famille), W. Seston assigne la date de 333 à la construction de la basilique fondée par Constantin et montre l'impossibilité d'admettre les années 324 et 326 proposées jusqu'ici. Il remarque qu'à ce moment le paganisme était en régression à Rome et dans l'entourage de l'empereur.

*Époque franque.* — Étudiant la topographie religieuse d'Arles au VI<sup>e</sup> siècle, J. Hubert rejette l'opinion des historiens, d'après laquelle l'église Saint-Étienne, *ecclesia publica*, datée du III<sup>e</sup> siècle, aurait occupé près du Forum l'emplacement de la cathédrale actuelle Saint-Trophime, ce qui montrerait

1. *Fin de l'antiquité et moyen âge*, par A. Grabar. Fascicule II, 1947. In-4°. 179 pages XXIX planches hors texte. Paris, Éditions d'Art et d'Histoire.

un triomphe précoce et invraisemblable du christianisme dans cette région. L'emplacement du monastère de Saint-Jean Baptiste, fondé par saint Césaire, qui existait encore au xviii<sup>e</sup> siècle et se trouvait près de la *domus episcopi*, attenante elle-même à la cathédrale, montre que les trois édifices occupaient un quartier retiré, au sud-est de l'enceinte, assez loin du Forum.

Denyse Foussard étudie les chapiteaux de marbre des édifices gaulois du vii<sup>e</sup> siècle et, partant des types bien datés, montre que les plus anciens chapiteaux chrétiens, tous corinthiens ou composites, témoignent par l'absence de modelé de la dégénérescence de l'art gallo-romain. A partir du vi<sup>e</sup> siècle au contraire, des formes nouvelles et originales apparaissent. Un équilibre s'établit entre l'art barbare et la tradition classique. Ajoutons qu'une évolution parallèle est visible dans l'art byzantin, sans qu'on puisse discerner l'influence de cet art sur les œuvres franques.

En revanche, d'après J. Colin, les toreuticiens, les orfèvres et les ivoiriers de l'époque carolingienne n'auraient fait que copier des œuvres exécutées à Constantinople. Il dresse un copieux répertoire des objets d'art religieux envoyés en cadeaux aux papes, aux évêques, aux monastères d'Occident. Les fameux *missoria* d'Étienne, évêque d'Auxerre (603-621), auraient cette origine, ainsi que le vase décrit au ix<sup>e</sup> siècle par Théodulfe. Les sujets de ces œuvres, la plupart du temps païens, montrent la continuité de la tradition classique à Byzance, mais l'auteur va trop loin en attribuant à la même époque les mystérieux coffrets d'ivoire à rosettes et à thèmes mythologiques ou bibliques, qui datent manifestement des x<sup>e</sup> et xi<sup>e</sup> siècles.

*Art roman.* — E. Lambert a recherché ce que pouvait être la cathédrale de Toulouse avant l'époque romane. Il décrit les édifices complexes dont elle était entourée avant le xix<sup>e</sup> siècle, notamment le cloître stupidement détruit et une église Saint-Jacques qui, en dépit d'une copie suspecte d'une charte de Charles le Chauve de 844, n'a pu être élevée qu'au moment de la vogue du pèlerinage de Compostelle, dont Toulouse était une étape importante (xi<sup>e</sup> siècle).

Marc Thibout a écrit la meilleure notice qui ait été donnée jusqu'ici, du curieux ensemble d'habitations rupestres aménagées dans la montagne de Jonas, située dans les environs de Besse (Puy-de-Dôme). Après un résumé de l'histoire du fief que constituait ce village de troglodytes, il décrit la partie la plus importante, la chapelle au plan irrégulier, avec son bas-côté séparé de la nef par des colonnes rapportées, aujourd'hui détruite. La partie la plus intéressante de son enquête a trait aux vestiges de peinture d'époque romane qui couvrait les parois rocheuses. Les mieux conservées (voûtes des bas-côtés)

montrent sans beaucoup d'ordre des thèmes de la Passion et des apparitions du Christ après la Résurrection et, dans les écoinçons entre les arcades, des personnages barbus, qui semblent comme à Saint-Savin des prophètes. La technique est celle de la fresque, les tons sont peu nombreux et ternes. Le dessin est original et vigoureux. Ces débris, dont la copie se trouve au palais de Chaillot, paraissent dater du XI<sup>e</sup> siècle.

Très intéressantes sont les observations d'André Grabar sur les fresques romanes découvertes et décrites pour la première fois par Mérimée en 1845 et dont de nouvelles trouvailles accroissent chaque jour notre connaissance. C'est ce qui a porté Grabar à réviser les théories adoptées jusqu'ici par les historiens de l'art, en particulier l'existence de deux écoles opposées : l'école aux fonds d'azur et aux modelés savants dont l'abbaye de Cluny aurait été le centre ; l'école aux fonds clairs, au dessin vigoureux, mais naïf, aux tons pauvres, ocre rouge ou brun, jaune ou vert, à l'exclusion du bleu et de ses composés : les peintures de Saint-Savin et de la vallée du Loir en possèdent les chefs-d'œuvre. Par une comparaison avec les peintures étrangères, pays germaniques, Catalogne, Italie, et par une analyse critique des œuvres françaises, Grabar démontre que cette classification répond mal à la réalité, qu'il est impossible d'admettre des écoles régionales de peinture, mais que les contrastes que l'on trouve dans la même région (Auvergne), ou les similitudes entre des œuvres très éloignées dans l'espace (peintures de Vic et peintures catalanes, fresques de Montoire et chapelle Saint-Plancard près de Saint-Gaudens), laissent supposer des ateliers migrants qui se déplaçaient d'une région à l'autre. Il refuse enfin d'admettre que les vieux maîtres romans se soient inspirés de manuscrits à miniatures. Les légendes des saints ont été illustrées tardivement dans les manuscrits occidentaux et assez rarement dans les manuscrits byzantins. Ces peintures sont donc des créations originales.

*Byzance et Orient chrétien.* — Un hymne syriaque (Vatic. Syriacus, 95, XII<sup>e</sup> siècle) célèbre la cathédrale d'Édesse, dédiée à Sainte Sophie, fondée en 313, détruite par une inondation en 524 et reconstruite par Amidonius (38<sup>e</sup> évêque d'Édesse), et donne des détails précis sur son architecture et sa décoration. Asaph et Addaï, cités après Amidonius, en sont probablement les architectes ; l'hymne fut composé de leur vivant. A. Dupont-Sommer en a donné une traduction française, qui a permis à André Grabar de reconstituer l'édifice. Il montre tout l'intérêt que présente au VI<sup>e</sup> siècle cet édifice de plan cubique, bâti exclusivement en pierres et couvert entièrement par une coupole aveugle sur trompes d'angle. Elle était entourée de parvis avec deux portiques

à colonnes et trois de ses façades étaient identiques, la quatrième formant un chœur éclairé par trois fenêtres (probablement une abside saillante, accolée à l'édifice). Il cite d'autres églises mésopotamiennes, construites ainsi, mais moins vastes et postérieures d'un siècle au moins à celle d'Édesse. La décoration consistait en revêtement de marbre blanc, lumineux comme la *Sainte Face d'Édesse*, dit le poète (détail précieux pour l'histoire de cette icône). La coupole figurait un ciel étoilé et était entourée de mosaïques à fond d'or. Aucune figure n'est signalée dans le poème, dont l'auteur insiste sur le caractère symbolique de l'édifice, image des mystères divins et, malgré sa petitesse, figure de l'univers. Grabar signale dans ce symbolisme l'influence des *Areopagitica* et des rapprochements, reproduits plus tard dans la *Mystagogie* de Maxime le Confesseur.

Une icône du Christ Pantocrator (Petersbourg, ancien musée Alexandre III) est au nom d'Alexis grand stratopédarque et de Jean grand primicier. Ces deux frères, inconnus de Kondakov, qui datait cette icône du xv<sup>e</sup> siècle, sont familiers à Paul Lemerle, qui a montré leurs luttes contre les Serbes et les Turcs dans la Macédoine orientale au lendemain de la mort d'Étienne Douschan (1355) (*Philippe et la Macédoine orientale*, p. 207-213). En suivant pas à pas leur carrière, grâce aux documents d'archives du monastère du Pantocrator au Mont-Athos, dont ils furent les fondateurs en 1357, il établit que cette icône, offerte par eux à ce couvent, n'a pu être exécutée qu'après 1357 et avant 1375 (Alexis étant mort à cette date), vraisemblablement entre 1360-1370. On sait combien les icônes datées sont rares et cette datation s'étend à d'autres icônes du temps des Paléologues dont l'icône du Pantocrator est l'un des plus beaux exemplaires.

Kondakov pensait que la technique de l'émail cloisonné avait disparu de Byzance après 1204 par suite de l'appauvrissement de l'Empire. Dans un article du Cahier I, A. Frolov avait déjà montré que l'émaillerie s'était au contraire maintenue dans l'art religieux et qu'elle y avait même été employée après 1453 et jusqu'au xix<sup>e</sup> siècle, avec des procédés techniques nouveaux : champlevé, garniture de filigranes, émaux peints. Dans ce second article (*Les émaux de l'époque post byzantine et l'art du cloisonné*), il en montre de nouveaux exemplaires datant de la fin du xv<sup>e</sup> à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle et il ressort de ses observations que le cloisonné n'a jamais disparu entièrement, mais se trouve associé aux autres techniques, comme dans un nimbe d'icône de Vatopédi ou dans le revêtement de la Vierge de Vladimir (1408-1431) ou sur la Vierge du musée Benaki à Athènes (1580). Il en est ainsi en Russie, comme le montrent les splendides médaillons du musée des Armures

de Moscou, qui décoraient le collier des tsars à leur avènement depuis le xvii<sup>e</sup> siècle et dont les thèmes iconographiques glorifiaient leur mission divine et leur retraçaient leurs devoirs.

LOUIS BRÉHIER

---

## VARIÉTÉS

### *L'EMPIRE ROMAIN CHRÉTIEN*

Pour achever l'*Histoire romaine* dans l'*Histoire générale* fondée par Gustave Glotz, il restait à publier la seconde partie du tome IV, traitant de l'Empire chrétien (325-395). M. André Piganiol nous la donne en un beau volume de 450 pages<sup>1</sup>, qui est particulièrement le bienvenu, car il nous apporte un exposé qui nous manquait, et il le fait dans des conditions excellentes, dont ne seront surpris aucun de ceux qui connaissent les travaux qu'il a déjà publiés sur cette période, l'étendue de son savoir et l'acuité de son jugement. Le tableau est très complet, présenté avec une netteté qui, malgré le nombre des problèmes envisagés et des questions soulevées, bannit toute surcharge et par ses vues personnelles, son ton direct, ses formules pittoresques apparaît toujours vivant et proche de nous ; les textes anciens, notamment les textes juridiques, utilisés avec sûreté et bonheur, nous mettent sans cesse en contact avec les réalités ; la bibliographie très abondante et très bien classée procure à l'étude des matériaux abondants et un stimulant précieux. Par ce qu'il fournit lui-même, par les facilités qu'il ouvre aux chercheurs, le livre constitue un enrichissement dont se féliciteront grandement tous ceux qui seront appelés à en bénéficier.

Après un exposé des sources et de la bibliographie, puis un panorama de l'Empire en 325, où nous parcourons tour à tour les divers diocèses de l'Occident à l'Orient, l'ouvrage comprend deux parties : les personnages et les événements (250 pages) ; les institutions et la vie sociale (135 pages).

Dans sa première partie, M. Piganiol s'applique à faire revivre devant nous les empereurs qui se sont succédé durant les soixante-dix ans qu'il considère

1. André Piganiol. *L'Empire chrétien (325-395)*. *Histoire romaine*, t. IV, 2<sup>e</sup> partie, dans l'*Histoire générale* fondée par Gustave Glotz. Un vol. in-8°, 446 p. Paris, Presses universitaires de France, 1947.